Maths & Philosophie

ALAIN, LA CONFIANCE D'ABORD

Didier Lambois

Alain (1868-1951), de son vrai nom Émile Chartier, a suivi l'exemple de son maître, le philosophe Jules Lagneau : il s'est dévoué à sa fonction d'enseignant, jusqu'en 1933, notamment à Rouen et à Paris, au lycée Henri-IV. Professeur apprécié de tous, ou presque, Alain a exercé une profonde influence sur de nombreux élèves, Raymond Aron, Georges Canguilhem, Simone Weil entre autres... Engagé politiquement auprès du mouvement radical, pacifiste convaincu (*Mars ou la guerre jugée*, 1921), il écrit de nombreuses chroniques dans différents journaux. Quelques cinq mille textes seront ainsi publiés ensuite sous le titre de *Propos*. Ces *Propos* montrent son intransigeance mais aussi sa bonne volonté naïve et sa confiance en l'homme. Ce sont des leçons de sagesse qui redonnent à la pensée cartésienne l'humanisme qui lui manquait, et qui doivent éclairer notre vie quotidienne.

La philosophie n'est pas un domaine réservé aux philosophes. Chacun peut en effet « philosopher » afin de mieux conduire sa vie, afin d'accéder au bonheur, à la sagesse ou à la vertu, etc. De ce point de vue la philosophie rencontre d'ailleurs un beau succès populaire ; beaucoup pensent naïvement pouvoir y trouver des recettes. Mais la philosophie n'est pas seulement une possibilité, un art de vivre, un loisir ouvert à tous. Lorsqu'on est enseignant, philosopher devient un devoir, un véritable travail. En effet, comment pourrions-nous éduquer la jeunesse qui nous est confiée sans faire l'effort de réfléchir à ce qu'est l'homme, à ce qu'il doit être, et n'est-ce pas là le cœur de la philosophie ? De ce point de vue il n'est pas inutile de revenir sur quelques évidences premières.

L'homme est, initialement, un être de nature. Par son patrimoine génétique l'individu reçoit toutes les caractéristiques qui font de lui un être appartenant à l'espèce humaine. Sur un plan biologique l'homme naît homme, il a une nature (du latin *natus* : né), mais il naît inachevé. À cette nature, à cette **hérédité** biologique il faut ajouter une culture, un **héritage** culturel qui est essentiel à notre humanité. Si nous imaginons des « enfants sauvages », c'est-à-dire des enfants n'ayant eu aucun contact avec d'autres hommes, n'ayant reçu aucune éducation, nous n'aurons affaire qu'à des êtres humains potentiels. Ils n'auront ni langage, ni logique, ils n'auront rien de ce qui fait notre humanité.

L'homme n'est donc initialement qu'une pâte amorphe qu'il convient aux éducateurs d'informer[5]. Il nous faut donner une forme humaine à ce qui n'est qu'un humain possible. L'éducation est, de ce point de vue, une œuvre de sculpteur, mais à la différence du sculpteur, l'éducateur travaille une matière vivante qu'il doit traiter avec précaution, peut-être avec amour… du moins avec confiance. Si nous nous référons à la mythologie, c'est l'amour qui donne vie à la statue de Galatée qu'avait sculptée Pygmalion[6], un roi légendaire de Chypre.

Les psychologues se sont emparés de ce mythe pour décrire l'impact que peut avoir l'attitude, ou plus précisément les préjugés d'un enseignant à l'égard de son élève. Cet impact, connu sous le nom d'effet Pygmalion, peut être bénéfique ou préjudiciable : dans ce cas nous parlerons

[5] Au sens aristotélicien : informer c'est donner forme.

[6] Pygmalion est tombé amoureux d'une statue qu'il avait lui-même sculptée, et il obtient d'Aphrodite, déesse de l'amour, qu'elle lui donne vie pour pouvoir l'épouser.

Retour au sommaire

d'effet Golem[7]. Mais ces effets, bien connus, ne se limitent pas aux relations entre le professeur et l'élève, ils sont présents dans toutes nos relations humaines, et c'est ce que nous rappelle Alain :

*Je puis vouloir une éclipse, ou simplement un beau soleil qui sèche le grain, au lieu de cette tempête grondeuse et pleureuse ; je puis, à force de vouloir, espérer et croire enfin que les choses iront comme je veux, mais elles vont leur train. D'où je vois bien que ma prière est d'un nigaud. Mais quand il s'agit de mes frères les hommes, ou de mes sœurs les femmes, tout change. Ce que je crois finit souvent par être vrai. Si je me crois haï, je serai haï ; pour l'amour, de même. Si je crois que l'enfant que j'instruis est incapable d'apprendre, cette croyance écrite dans mes regards et dans mes discours le rendra stupide ; au contraire, ma confiance et mon attente est comme un soleil qui mûrira les fleurs et les fruits du petit bonhomme. Je prête, dites-vous, à la femme que j'aime, des vertus qu'elle n'a point ; mais si elle sait que je crois en elle, elle les aura. Plus ou moins ; mais il faut essayer ; il faut croire. Le peuple, méprisé, est bientôt méprisable ; estimez-le, il s'élèvera. La défiance a fait plus d'un voleur ; une demi-confiance est comme une injure ; mais si je savais la donner toute, qui donc me tromperait ? Il faut donner d'abord. (*Alain*, Propos d'un normand, CXX)*

Que ce soit en éducation, dans les relations amoureuses, ou même en politique, « *il faut croire* », il faut avoir foi, avoir foi en l'homme pour qu'il s'épanouisse comme homme. En lui donnant notre confiance nous lui donnons confiance en lui-même. Notre pouvoir est là, mais il ne se limite pas à cela.

Il y a l'avenir qui se fait et l'avenir qu'on fait. L'avenir réel se compose des deux. Au sujet de l'avenir qui se fait, comme orage ou éclipse, il ne sert à rien d'espérer, il faut savoir et observer avec des yeux secs. Comme on essuie les verres de la lunette, ainsi il faut essuyer la buée des passions sur les yeux. J'entends bien. Les choses du ciel, que nous ne modifions jamais, nous ont appris la résignation et l'esprit géomètre qui sont une bonne partie de la sagesse. Mais dans les choses terrestres, que de changements par l'homme industrieux ! Le feu, le blé, le navire, le chien dressé, le cheval dompté, voilà des œuvres que l'homme n'aurait point faites si la science avait tué l'espérance.

Surtout dans l'ordre humain lui-même, où la confiance fait partie des faits, je compte très mal si je ne compte point ma propre confiance. Si je crois que je vais tomber, je tombe, si je crois que je ne puis rien, je ne puis rien. Si je crois que mon espérance me trompe, elle me trompe. Attention là. Je fais le beau temps et l'orage, en moi d'abord, autour de moi aussi, dans le monde des hommes. Car le désespoir, et l'espoir aussi, vont de l'un à l'autre plus vite que ne changent les nuages. (Alain, Propos sur le bonheur, LXVIII)

Nous voyons, dans ce deuxième texte, que l'optimisme d'Alain ne s'arrête pas à cette confiance qu'il faut avoir à l'égard d'autrui et à l'égard de soi-même ; cette confiance est aussi une confiance rationaliste, une confiance au pouvoir que la raison donne à « *l'homme industrieux* ». La raison nous donne « *puissance dans ce monde des apparences* » dit Alain, elle peut nous rendre « *comme maître et possesseur de la nature* » disait déjà Descartes. Ce que notre confiance doit faire fleurir c'est cette faculté qui est potentiellement en chaque homme et qui doit nous conduire à la vérité. Pour Alain les mathématiques sont le modèle de ce bon usage de la raison. Et sur ce point, Alain ne s'éloigne ni de Descartes ni de Platon.

Nos idées, par exemple de mathématique, d'astronomie, de physique, sont vraies en deux sens. Elles sont vraies par le succès ; elles donnent puissance dans ce monde des apparences. Elles nous y font maîtres, soit dans l'art d'annoncer, soit dans l'art de modifier selon nos besoins ces redoutables ombres au milieu desquelles nous sommes jetés. Mais, si l'on a bien compris par quels chemins se fait le détour mathématique, il s'en faut de beaucoup que ce rapport à l'objet soit la règle suffisante du bien penser. La preuve selon Euclide n'est jamais d'expérience ; elle

[7] Du nom d'une créature de la mystique juive, créature artificielle façonnée dans l'argile et qui prend vie. Elle inspirera de nombreux écrivains, jusqu'au *Frankenstein* de Mary Shelley.

Retour au sommaire

*ne veut point l'être. Ce qui fait notre géométrie, notre arithmétique, notre analyse, ce n'est pas premièrement qu'elles s'accordent avec l'expérience, mais c'est que notre esprit s'y accorde avec lui-même, selon cet ordre du simple au complexe, qui veut que les premières définitions, toujours maintenues, commandent toute la suite de nos pensées. Et c'est ce qui étonne d'abord le disciple, que ce qui est le premier à comprendre ne soit jamais le plus urgent ni le plus avantageux. L'expérience avait fait découvrir ce qu'il faut de calcul et de géométrie pour vivre, bien avant que la réflexion se fût mise en quête de ces preuves subtiles qui refusent le plus possible l'expérience, et mettent en lumière cet ordre selon l'esprit qui veut se suffire à lui-même. Il faut arriver à dire que ce genre de recherches ne vise point d'abord à cette vérité que le monde confirme, mais à une vérité plus pure, toute d'esprit, ou qui s'efforce d'être telle, et qui dépend seulement du bien penser. (*Alain*, Idées, Onze chapitres sur Platon,* Chap. V*)*

En cultivant l'art « *du bien penser* », en particulier par les mathématiques, l'homme accède à la vérité, car la vérité est toute entière dans le bon usage de la raison, elle n'est rien d'autre que le fruit « *du bien penser* ». À nous de le faire mûrir en gardant la foi.

Retour au sommaire